

LA MACHINE À PRÉSERVER

Doc Labyrinth¹ se laissa aller en arrière dans sa chaise longue en fermant les yeux d'un air lugubre. Il resserra sa couverture autour de ses genoux.

« Alors ? » fis-je.

Je me chauffais les mains près du barbecue. C'était une journée fraîche et claire. Le ciel ensoleillé de Los Angeles était presque sans nuages. Derrière la modeste demeure de Labyrinth, un pré ondulait doucement jusqu'au pied des collines et du petit bois qui créait une illusion de campagne à l'intérieur même de la ville.

« Alors ? répétais-je. La machine a bien fonctionné comme vous l'espérez ? »

Labyrinth ne répondit pas sur-le-champ. Je me retournai vers lui. Le vieil homme avait rouvert les yeux et contemplait, maussade, un gros scarabée fauve qui grimpait sur sa couverture, lentement, méthodiquement, avec un air de dignité. Il atteignit bientôt le sommet et disparut de l'autre côté. Nous étions de nouveau seuls.

Labyrinth soupira et leva les yeux vers moi. « Ça, on peut dire qu'elle a fonctionné. »

Je cherchai des yeux le scarabée, mais il n'était plus en vue. Un petit vent frisquet se levait en tourbillonnant autour de moi dans la clarté du jour finissant. Je me rapprochai du barbecue.

« Si vous me racontiez ça ? » suggérais-je.

Manuscrit daté de 1952. Première publication sous le titre « The Preserving Machine » dans la revue *The Magazine of Fantasy & Science Fiction*, juin 1953, vol. IV, n° 6 ; trad. de l'anglais par Alain Dorémieux et révisé par Hélène Collon.

1. Voir « La Vie courte et heureuse du soulier animé », t. I de la présente édition, p. 394.

Doc Labyrinth, comme tous les gens qui ont trop de loisirs et lisent énormément, avait acquis la conviction que, comme l'Empire romain en son temps, notre civilisation prenait le chemin de la décadence. Il lui semblait y déceler les fissures mêmes qui avaient abouti à l'anéantissement de l'ancien monde, celui de la Grèce et de Rome ; il était persuadé que notre société finirait par sombrer de la même façon, pour laisser place à un âge d'obscurantisme.

Une fois parvenu à cette conclusion, Labyrinth s'était mis à réfléchir à toutes les belles choses qui seraient perdues dans cette redistribution des cartes. Il songea aux œuvres d'art, à la littérature, aux belles manières, à la musique, bref, à tout ce qui disparaîtrait. Et il lui semblait que, de toutes ces grandes et nobles réalisations de l'esprit humain, la plus périssable et la plus vite oubliée serait sans doute la musique.

La musique est le plus précaire des arts, le plus fragile, le plus délicat, le plus facilement anéanti.

Cette perspective inquiétait beaucoup Labyrinth, car c'était un fervent mélomane, horrifié à la pensée qu'un jour Brahms et Mozart n'existeraient plus, qu'il ne resterait plus rien de cette douce musique de chambre qui le faisait rêver de perruques poudrées, d'archets enduits de résine et de longs et fins candélabres dont la cire perlait à l'infini dans la pénombre...

Quel infortuné monde poussiéreux et sans âme qu'un monde sans musique ! Comme la vie y serait insupportable !

C'est ainsi que lui vint l'idée d'inventer une Machine à Préserver. Un soir où, installé dans le grand fauteuil de son séjour, Labyrinth écoutait à faible volume de la musique sur son électrophone, il lui vint une vision. Une image étrange se forma dans son cerveau : la dernière partition existante d'un trio de Schubert, un ultime exemplaire écorné, maculé de traces de doigts, traînant par terre dans un endroit laissé à l'abandon qui devait être un musée.

Dans le ciel passait un bombardier. Et les bombes tombaient, réduisant en ruine le musée dont les murs s'effondraient avec fracas. Et les gravats s'amoncelaient sur le trio de Schubert désormais perdu, promis au pourrissement et à la décrépitude.

Alors, dans la vision de Doc Labyrinth, la partition émergeait des décombres comme une taupe fouissant la terre, à coups de griffes et de dents, et en déployant une furieuse énergie.

Si seulement la musique possédait l'instinct de survie élémentaire et banal des taupes ou des vers de terre, tout changerait ! Si on pouvait la transformer en créatures vivantes, en animaux dotés de crocs et de griffes, elle serait en mesure de survivre. Si seulement on pouvait construire une Machine : une Machine susceptible de métamorphoser les partitions musicales en êtres vivants !

Malheureusement, Doc Labyrinth n'avait pas les capacités requises pour procéder lui-même à une telle réalisation. Il jeta sur le papier quelques schémas préalables qu'il expédia, plein d'espoir, à divers laboratoires de recherches. Qui, pour la plupart, étaient naturellement trop occupés à exécuter leurs contrats militaires. Pourtant, il finit par mettre la main sur les gens qu'il fallait. Une petite université du Middle West s'enthousiasma pour ses plans et accepta avec empressement de s'attaquer sans tarder à leur mise en œuvre.

Les semaines passèrent. Labyrinth reçut enfin une carte postale de l'université. La fabrication de la machine était en bonne voie ; en fait, elle était pratiquement terminée. Les chercheurs l'avaient soumise à un premier test en y introduisant deux airs populaires. Le résultat ? Deux petites bêtes à l'allure de rongeurs en étaient sorties en trotinant et avaient détalé dans tout le laboratoire jusqu'à ce que le chat les attrape et les mange. La machine n'en était pas moins un succès.

Elle fut livrée peu après à son commanditaire, soigneusement emballée dans une caisse entourée de fil de fer et assurée pour le transport. Labyrinth entreprit de défaire l'emballage dans un état d'excitation extrême. Quelles pensées fugaces durent se bousculer dans son esprit tandis qu'il ajustait les réglages et s'apprêtait à effectuer sa première transformation ! Pour commencer, il avait choisi une partition fort précieuse à ses yeux : le *Quintette à cordes n° 4 en sol mineur* de Mozart. Il la feuilleta un long moment, perdu dans des pensées bien éloignées de la réalité. Enfin il alla insérer la partition dans la machine.

Le temps passa. Labyrinth attendit nerveusement, plein d'appréhension, en se demandant bien ce qu'il allait trouver en ouvrant le compartiment. Sauvegarder pour l'éternité la musique de ces grands compositeurs, c'était à ses yeux une entreprise à la fois belle et tragique. Comment en serait-il remercié ? Sur quoi allait-il tomber ? Quelle forme tout cela revêtirait-il quand il en aurait terminé ?

À toutes ces questions, il n'existait pour l'instant nulle réponse. Pendant qu'il méditait ainsi, le voyant rouge de la machine s'était mis à clignoter. Le processus de transformation était achevé, la métamorphose accomplie. Il ouvrit la porte.

« Juste ciel ! s'exclama-t-il. Comme c'est bizarre. »

Un oiseau, et non un mammifère, sortit du compartiment. L'oiseau-mozart était ravissant, petit, gracieux, avec le plumage déployé d'un paon. Il s'avança quelque peu dans la pièce en sautillant puis, curieux mais affectueux, revint vers Labyrinth. Tremblant, ce dernier se baissa, la main tendue. L'oiseau-mozart vint tout près. Puis, d'un seul coup, il s'envola.

« Stupéfiant », murmura Labyrinth.

Il l'appela doucement, patiemment, avec force câlineries, et l'oiseau

finit par revenir se poser devant lui. Il le caressa un long moment du bout des doigts tout en réfléchissant. À quoi ressembleraient les autres ? Impossible à imaginer. Il saisit avec précaution l'oiseau-mozart et le plaça dans une boîte.

Il fut encore plus surpris le lendemain en voyant sortir de l'appareil un scarabée-beethoven austère et pétri de dignité. C'était d'ailleurs celui que je devais plus tard voir de mes propres yeux grimper le long de sa couverture rouge, entièrement absorbé par une tâche qui ne concernait que lui.

Ensuite avait surgi l'animal-schubert. Tout fou, ce petit être proche de l'agneau courait bêtement en tous sens et ne voulait que jouer. Alors Labyrinth arrêta tout, histoire de réfléchir sérieusement au problème.

Quels étaient les *vrais* facteurs de la survie ? La plume légère valait-elle mieux que les griffes ou les crocs acérés ? Labyrinth ne savait plus que penser. Il s'était plutôt attendu à trouver une armée de solides blaireaux, ou de créatures griffues et écailleuses, prêts à s'enfouir, à se débattre, à mordre et à ruer pour défendre leur peau. N'aurait-il pas dû obtenir autre chose ? Mais après tout, sait-on quels sont les meilleurs facteurs de survie ? Les dinosaures étaient bien équipés, ce qui ne les avait pas empêchés de disparaître. De toute manière, maintenant que la machine était en marche, il était trop tard pour faire demi-tour.

Labyrinth poursuivit donc l'expérience en introduisant dans la Machine à Préserver l'œuvre d'une multitude de compositeurs, jusqu'à ce que le bois derrière chez lui soit envahi par une horde de créatures rampantes et bélantes qui donnaient de la voix et s'affrontaient toutes les nuits. Sur le nombre, il y eut des êtres étranges qui le remplirent d'étonnement. L'insecte-brahms ressemblait à un gros mille-pattes arrondi avec des pattes qui pointaient dans toutes les directions ; tout aplati, il était revêtu d'une fourrure uniforme, aimait vivre en solitaire et détalait promptement, en prenant bien soin d'éviter l'animal-wagner, sorti de la machine peu avant lui.

Volumineux et bariolé, l'animal-wagner avait manifestement mauvais caractère et Doc Labyrinth le craignait quelque peu, tout comme les mouches-bach d'ailleurs, ces nuées de bestioles sphériques de plus ou moins grande taille obtenues à partir des quarante-huit Préludes et Fugues. Il y avait aussi l'oiseau-stravinski, qui semblait fait d'un curieux assemblage de fragments disparates, et cent autres incongruités.

Labyrinth les lâchait dans le bois, où ils s'empressaient de s'enfoncer comme ils pouvaient, qui en sautillant, qui en gambadant. Mais déjà il éprouvait un vague sentiment d'échec. Chaque fois qu'une nouvelle créature sortait de la machine, il en restait stupéfait ; il n'avait aucun pouvoir sur le résultat final. C'était comme si l'expérience lui échappait, soumise à

quelque loi mystérieuse et invincible, et cela lui causait de grands tracas. On eût dit que les créatures s'inclinaient devant une vaste force impersonnelle que Labyrinth ne pouvait ni percevoir ni appréhender. Et qui lui inspirait de la frayeur.

Labyrinth se tut. J'attendis un moment, mais il ne tenait apparemment pas à poursuivre son récit. Je me retournai pour l'observer. Le vieil homme fixait sur moi un étrange regard plaintif.

« Je n'en sais pas beaucoup plus, reprit-il enfin. Il y a bien longtemps que je ne suis plus allé là-bas, dans le bois. Ça me donne la chair de poule. Je sais qu'il s'y passe des choses, mais...

— Pourquoi ne pas y jeter un œil tous les deux ? »

Il a eu un sourire soulagé. « Ça ne vous embête pas trop ? J'espérais bien que vous me le proposeriez. Cette histoire commence à me déprimer sérieusement. » Il repoussa sa couverture et se leva en s'époussetant. « Alors en route. »

Nous avons fait le tour de la maison afin d'emprunter un sentier étroit qui menait au bois. Autour de nous, tout était à l'abandon : une mer chaotique de mauvaises herbes, de buissons non taillés, de plates-bandes retournées à l'état sauvage. Doc Labyrinth ouvrait la marche et écartait les branches en se baissant et se tortillant pour se frayer un chemin.

« Quelle jungle », remarquai-je.

Nous avons continué ainsi un bon moment. Le bois était sombre et humide ; le soleil était presque couché et une brume légère s'abattait sur nous à travers les feuillages.

« Personne ne vient jamais par ici. » Sur ces mots, Doc s'arrêta subitement et regarda autour de lui. « Il vaudrait peut-être mieux retourner chercher mon fusil. On ne sait pas ce qui pourrait arriver.

— Pourquoi êtes-vous si certain que les choses ont mal tourné ? demandai-je en le rattrapant. Ce n'est peut-être pas aussi grave que vous le croyez. »

Labyrinth embrassa du regard les alentours et repoussa du pied un amas de branchages. « Ils sont là, tout autour de nous, à nous épier. Vous ne le sentez donc pas ? »

Je hochai distraitemment la tête. « Qu'est-ce que c'est que ça ? » Je soulevai une lourde branche toute pourrie d'où tombèrent des champignons pour la rejeter plus loin, mettant ainsi au jour un monticule informe et indistinct, à demi enfoui dans le sol meuble. « Qu'est-ce que c'est ? » répétais-je.

Labyrinth baissa les yeux. Il avait l'air tendu et désespéré. Il tâta le monticule du bout du pied, sans trop insister. Je me sentais mal à l'aise. « Mais qu'est-ce que c'est, enfin ? insistai-je. Vous le savez ? »

Labyrinth reporta lentement son regard sur moi. « L'animal-schubert, murmura-t-il. Ou du moins ce qu'il en reste, c'est-à-dire pas grand-chose. »

L'animal-schubert... Celui qui folâtrait comme un jeune chien avide de jouer. Je me penchai pour balayer les feuilles et brindilles qui le recouvraient. C'était bien un cadavre, éventré, la gueule ouverte, grouillant de fourmis et de vermine affairée. Il commençait à empester.

« Mais comment est-ce arrivé ? » s'interrogea Labyrinth. Il secoua la tête. « Qui a pu faire ça ? »

Un bruit. Nous avons fait précipitamment volte-face.

Tout d'abord, nous n'avons rien vu. Puis un buisson a bougé, et pour la première fois, nous avons distingué une forme. Elle devait être là depuis notre arrivée, à nous observer. Elle était très grande, longiligne, avec de grands yeux brillants. Je lui trouvai des airs de coyote, mais en plus massif. Son épais pelage était emmêlé par endroits. La gueule béante, elle nous contemplait en silence, comme étonnée de nous trouver ici.

« C'est l'animal-wagner, dit Labyrinth d'une voix accablée. Mais il a changé. Beaucoup changé. Je le reconnais à peine. »

La créature huma l'air, les poils de l'encolure tout hérissés. Puis elle recula brusquement dans la pénombre, et l'instant d'après elle avait disparu.

Nous sommes restés un moment immobiles, ne sachant que dire. Enfin Labyrinth reprit ses esprits. « C'était donc ça, prononça-t-il. J'ai du mal à y croire. Mais pourquoi ? Que s'est-il... ? »

— C'est l'adaptation, expliquai-je. Si on lâche un chat domestique dans la nature, il devient sauvage. Pareil pour un chien.

— Oui, acquiesça-t-il. Le chien doit redevenir loup pour survivre. La loi de la jungle. J'aurais dû m'y attendre. C'est un phénomène général. »

J'observai une nouvelle fois le cadavre avant de lancer un coup d'œil vers les fourrés silencieux. L'adaptation... ou peut-être pis. Une idée germait dans ma tête, mais je me gardai de l'exprimer tout de suite. « J'aimerais bien en voir d'autres, déclarai-je. Essayons d'en trouver. »

Labyrinth donna son accord et nous avons entrepris d'explorer les hautes herbes en écartant les branches et le feuillage. Je me dégoutai un bâton, mais Labyrinth, lui, se mit à quatre pattes pour chercher à tâtons, comme un myope qui a perdu ses lunettes.

« Même les enfants peuvent redevenir des animaux, poursuivis-je. Rappelez-vous les enfants-loups découverts en Inde. Qui eût cru qu'ils aient pu être jadis des enfants comme les autres ? »

Labyrinth hocha la tête, visiblement malheureux, et il n'était pas difficile de comprendre pourquoi. Il s'était trompé dès le départ, et les conséquences de son erreur commençaient tout juste à lui apparaître. La musique allait bien survivre sous forme d'êtres vivants, mais Labyrinth

avait oublié la leçon du jardin d'Éden : une fois créé, l'être acquiert son existence propre, il échappe à son créateur qui ne peut plus agir sur lui à sa guise. En assistant à l'évolution de l'homme, Dieu avait dû ressentir la même tristesse – et la même humiliation – que Labyrinth à mesure qu'il voyait Ses créatures se modifier pour répondre aux nécessités de la survie.

Le fait d'avoir assuré la pérennité à ses créatures musicales n'avait plus aucun sens pour lui, puisqu'elles laissaient germer *en elles-mêmes*, et sous ses yeux à lui, l'extermination de la beauté qu'il avait justement voulu éviter par leur intermédiaire. Doc Labyrinth releva soudain sur moi un regard pathétique. Il leur avait certes garanti la survie, mais ce faisant il avait effacé le sens, la valeur de celle-ci. J'ai voulu lui sourire comme j'ai pu, mais il s'est hâté de détourner les yeux.

« Ne vous en faites pas trop, lui dis-je. L'animal-wagner n'a pas tellement changé. Vous ne m'aviez pas dit qu'il était déjà du genre teigneux ? Qu'il avait dès le début un penchant pour la violence et... »

Je m'interrompis subitement. Doc Labyrinth avait fait un bond en arrière en retirant sa main de l'herbe et s'étreignait le poignet en tremblant de douleur.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » fis-je en me précipitant. Frémissant, il tendait sa main vers moi. « Quoi ? Que s'est-il passé ? »

Je retournai sa main vers le bas. Le dos en était strié de marques rouges qui enflaient à vue d'œil. Il s'était fait piquer ou mordre. J'inspectai le sol en donnant des coups de pied dans l'herbe.

Quelque chose bougea. Une petite boule dorée roula à toute vitesse sur elle-même pour se réfugier dans les fourrés. Elle était recouverte de piquants comme une ortie.

« Attrapez-la ! s'écria Labyrinth. Vite ! »

Je courus à sa poursuite en brandissant mon mouchoir pour me protéger des piquants. La bestiole sphérique roulait frénétiquement pour tenter de m'échapper, mais je parvins enfin à la saisir.

Labyrinth fixa le bout de tissu où elle gigotait pendant que je me relevais. « Je suis complètement dépassé, avoua-t-il. Il vaut mieux rentrer à la maison.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une des mouches-bach. Mais elle aussi a évolué... »

Nous avons rebroussé chemin à tâtons dans l'obscurité croissante. Cette fois, c'est moi qui ouvrais la marche en écartant les branchages, suivi de Labyrinth qui, sombre et taciturne, se frottait la main de temps à autre.

Nous avons enfin atteint le jardin et gravi les marches de la véranda située à l'arrière de la maison. Labyrinth déverrouilla la porte et nous sommes entrés dans la cuisine. Il alluma la lumière et se hâta d'aller à l'évier faire couler de l'eau sur sa main.

Je pris dans le placard un pot de confiture vide pour y placer délicatement la mouche-bach. La boule dorée mit aussitôt à l'épreuve les parois qui l'emprisonnaient tandis que je refermais hermétiquement le couvercle. Je m'assis à la table. Nous gardions tous deux le silence : Labyrinth baignant sa main dans l'eau froide et moi regardant, mal à l'aise, la sphère tourner en rond dans le pot de confiture pour essayer de fuir.

« Alors ? dis-je enfin.

— Pas de doute. » Labyrinth vint s'asseoir en face de moi. « Il s'est produit une métamorphose. Pour commencer, je suis sûr qu'elle n'avait pas ces piquants venimeux. Heureusement que j'ai observé certaines précautions en me prenant pour Noé.

— Que voulez-vous dire ?

— Je les ai tous faits asexués. Ils ne peuvent pas se reproduire. Il n'y aura pas de deuxième génération. Quand ces spécimens mourront, l'histoire s'arrêtera là.

— Je dois admettre que je suis heureux de vous l'entendre dire.

— Je me demande..., murmura Labyrinth. Je me demande ce que ça donnerait sur le plan musical maintenant, après ce qui s'est passé.

— De quoi parlez-vous ?

— De cette sphère, la mouche-bach. Voilà bien le test final, non ? On pourrait la réintroduire dans la machine, pour voir. Vous n'êtes pas curieux de savoir ?

— C'est votre expérience, Doc. À vous de décider. Mais ne comptez pas trop sur les résultats. »

Il saisit avec soin le pot de confiture et nous avons descendu l'escalier fort raide qui menait à la cave. J'aperçus dans un coin une haute colonne de métal terni qui se dressait près des bacs à lessive. Une étrange sensation me parcourut. C'était la Machine à Préserver.

« Ainsi la voilà, dis-je.

— Oui, c'est elle », confirma Labyrinth.

Il resta un certain temps à ajuster les réglages, puis il prit le pot de confiture et le tint devant l'embouchure. Il en retira doucement le couvercle, et la mouche-bach sortit avec une certaine réticence, pour pénétrer enfin dans la machine. Labyrinth referma la trappe. « Allons-y », décréta-t-il.

Il actionna les commandes et la machine se mit à fonctionner. Puis il croisa les bras et notre attente commença. Dehors la nuit tombait, grignotant peu à peu la lumière. Enfin un voyant rouge se mit à clignoter sur le devant de la machine. Doc Labyrinth tourna le bouton en position ARRÊT et nous sommes restés là sans bouger, muets ; ni l'un ni l'autre ne se décidait à ouvrir l'appareil.

« Alors ? demandai-je enfin. Qui de nous deux va oser regarder ? »

Labyrinth secoua sa torpeur et fit coulisser la trappe pour plonger le

bras dans le compartiment. Il en ressortit une mince liasse : une partition musicale. Il me la tendit. « Voici le résultat, annonça-t-il. Remontons la jouer. »

Nous sommes revenus dans la salle de musique. Labyrinth s'assit au piano à queue et je lui tendis la partition. Il l'ouvrit et, après l'avoir étudiée un moment, le visage dénué de toute expression, se mit à jouer.

J'écoutai la musique qui naissait sous ses doigts. Elle était hideuse. Je n'avais jamais rien entendu de tel. Une suite de sons dénaturés, diaboliques, dépourvus de toute cohérence ou signification... à moins de leur supposer un sens entièrement *autre*, déconcertant, qui n'aurait jamais dû se manifester. Il me fallait déployer des efforts sans mesure pour accepter que cette chose ait jamais pu être une fugue de Bach, un élément d'une œuvre globale structurée et digne de respect.

« Nous savons maintenant à quoi nous en tenir », déclara Labyrinth, qui se leva, prit la partition à deux mains et la déchira méthodiquement.

Alors qu'il me raccompagnait à ma voiture au bout de l'allée, je repris la parole : « Je suppose que le combat pour la survie est une force plus puissante que le génie humain. À côté de lui, la morale et les manières qui nous sont si précieuses ne pèsent pas lourd. »

Labyrinth opina. « En ce cas, peut-être n'y a-t-il rien à faire pour les sauvegarder. »

— L'avenir le dira, répondis-je. Votre méthode a échoué, mais d'autres peuvent encore réussir ; un jour il se passera des choses que nous ne pouvons absolument pas prédire. »

Prenant congé de Labyrinth, je montai en voiture. Il faisait à présent nuit noire. J'allumai mes phares et reculai jusqu'à la route dans l'obscurité la plus complète. Pas d'autres voitures en vue. Je me sentis soudain très seul, et de surcroît j'avais froid.

Au carrefour, je m'arrêtai pour passer en marche avant. Alors je vis quelque chose bouger au bord du trottoir, au pied d'un grand sycomore. Je plissai les yeux pour essayer de distinguer ce que c'était.

Au pied de l'arbre, un gros scarabée brun s'affairait à édifier une curieuse construction d'aspect plutôt rudimentaire à laquelle il faisait adhérer une petite motte de boue. Perplexe, je le regardai longuement faire, mais il finit par prendre conscience de ma présence et interrompre sa tâche. Alors il fit subitement demi-tour pour rentrer dans son abri en refermant soigneusement la porte derrière lui.

J'embrayai.